

## De la théorie de la production comme processus circulaire\*

Claudio Napoleoni

1. Disons tout de suite qu'il faut, pour comprendre réellement cet ouvrage de Sraffa<sup>1</sup>, effectuer un important travail d'exégèse. Cet article ne prétend pas fournir cette exégèse achevée qui serait pourtant nécessaire; son propos se limite à amorcer le discours dans cette direction.

Notre conviction est que la signification réelle de l'œuvre de Sraffa risque fort de demeurer incompréhensible si nous ne parvenons pas à situer très précisément celle-ci dans l'histoire des théories économiques, et que cela ne peut se faire qu'à condition de vérifier deux suggestions de Sraffa lui-même : sa tentative constituerait d'un côté une critique de la « théorie moderne » (p. 116) ou « théorie marginale » (p. IX) et, d'un autre côté, une reprise de la théorie classique (de nouveau p. IX et tout l'appendice D).

Comme on sait, la théorie classique et la théorie moderne ont subi une série de crises; et, de toute évidence, l'œuvre de Sraffa part de l'idée selon laquelle la crise de la théorie moderne est définitive, alors que celle de la théorie classique ne l'est pas, si bien qu'une reprise de la recherche suivant la problématique de la théorie classique a un sens. Afin de bien préciser ce point, appelons tout d'abord les termes de cette double crise, même de façon inévitablement sommaire.

2. A cette fin, il sera opportun de rappeler en premier lieu qu'il existe une différence profonde de problématique entre la théorie économique classique et la théorie économique moderne ; cette divergence peut être exprimée de différentes manières, mais, pour le but que nous poursuivons, elle peut être saisie sur le terrain (par ailleurs décisif) de la théorie de la valeur. La différence repose alors sur le fait que la théorie classique de la valeur est fondée sur le concept de surplus, alors que la théorie moderne de la valeur (que nous prendrons toujours en compte ici sous sa forme la plus achevée et la plus rigoureuse, celle de l'équilibre économique général de Walras, Pareto et Wicksell) est fondée sur un schéma qui repère, derrière chaque forme de revenu, une contribution productive spécifique.

3. Selon la théorie classique, donc, le produit social et la fraction de celui-ci qui va aux salaires sont déterminés chacun par des causes bien définies et spécifiques, et les profits n'existent que s'il y a une différence entre eux. Plus précisément, le produit social est déterminé par ce que Marx appellera par la suite la « force productive du travail », alors que les salaires sont déterminés par le niveau de subsistance ; la différence entre ces deux grandeurs forme les profits. Nous pouvons commencer à voir les problèmes qui surgissent à l'intérieur de cette problématique en suivant les indications fournies par Sraffa dans son « Introduction » aux *Principes*, de Ricardo.

Dans la mesure où le produit social et la fraction de celui-ci qui est destinée aux salaires sont des agrégats hétérogènes de marchandises, on ne peut pas les soustraire l'un de l'autre, à moins qu'ils ne soient rendus homogènes entre eux. Selon Sraffa, la théorie de la valeur n'est rien d'autre, chez Ricardo, que l'instrument qui permet d'accomplir cette opération. La théorie de la valeur ne se justifie donc théoriquement qu'en tant qu'elle permet de déterminer le montant des profits. Afin de mieux voir en quoi consiste le problème, rappelons que, avant la rédaction des *Principes*, la question de la détermination des profits fut abordée par Ricardo en supposant que le capital avancé dans l'agriculture (sous forme de biens de subsistance pour les travailleurs) était constitué exclusivement de blé. De cette manière, dans ce secteur de production

---

\* Extrait du *Giornale delli economisti e Annali di economia*, janvier-février 1961, pp. 101-117, dans Faccarello G., de Lavergne P., eds, *Une nouvelle approche en économie politique ? Essais sur Sraffa*, Economica, 1977.

<sup>1</sup> P. Sraffa, *Produzione di merci a mezzo di merci: Premesse a una critica della teoria economica*. Einaudi, Turin, 1960.

particulier, le produit social et la fraction de celui-ci avancée sous forme de salaires (ou capital circulant) étaient physiquement homogènes puisqu'ils étaient formés du même bien ; dans l'agriculture, par conséquent, les profits pouvaient être déterminés sans aucun recours à un processus d'homogénéisation. C'est pour cela que, dans cette première problématique, le taux général de profit est réglé par le taux de profit obtenu dans l'agriculture : dans la mesure où ce dernier ne change pas quel que soit le système de prix, il s'ensuit que les prix doivent être tels qu'ils déterminent le même taux de profit dans toutes les autres branches de production que celui qui prévaut dans l'agriculture.

Mais, si l'on abandonne l'hypothèse selon laquelle les biens de subsistance des travailleurs consistent uniquement en blé, il n'est plus possible de déterminer le taux de profit de cette manière simple, et le problème de l'homogénéisation des différents agrégats de marchandises se pose dans toute son ampleur. La façon dont Ricardo résolut la question consista simplement, selon Sraffa, à attribuer au travail le même rôle qu'il avait attribué au blé dans ses premiers écrits. Au moyen de la théorie de la valeur-travail, en effet, il put élaborer une structure analytique dans laquelle le produit social et les salaires étaient ramenés à du travail et par-là même rendus homogènes et soustractibles. Le taux de profit n'est plus alors défini comme un rapport entre la quantité de blé non payée aux travailleurs et la quantité de blé versée pour les salaires, mais comme le rapport entre la quantité de travail incorporé dans la fraction du produit social non versée en salaires et la quantité de travail incorporé dans les biens salariaux (taux de plus-value de Marx).

Mais il est clair que l'utilisation du travail comme élément d'homogénéisation ne se justifie que si l'on peut démontrer que la valeur des marchandises dépend exclusivement du travail incorporé dans chacune d'elles. En effet, s'il n'en était pas ainsi, le calcul du profit effectué sur la base des quantités de travail donnerait des résultats différents de ceux du calcul effectué sur la base des résultantes du marché. Telle est donc la justification de la théorie de la valeur dans la théorie générale ricardienne de la répartition.

Comme on sait, la difficulté de cette théorie réside dans le fait que les valeurs relatives ne dépendent pas seulement ces quantités de travail incorporé mais également du niveau du salaire. En effet, puisque le rapport entre capital et travail n'est pas égal dans toutes les marchandises, un changement des prix relatifs répondra à une variation du salaire, même si les quantités relatives de travail incorporé dans les marchandises n'ont pas changé.

Ricardo, comme chacun sait, ne parvint jamais à résoudre ce problème. La tentative de Marx ne fut pas couronnée par plus de succès : après avoir donné toute sa rigueur à la théorie de la valeur-travail en introduisant le concept de force de travail, Marx se trouva face à la même difficulté rencontrée par Ricardo. Cette difficulté ne fut pas résolue dans son œuvre, si bien qu'elle se présente clairement à nous comme une contradiction entre le premier et le troisième livre du *Capital*, contradiction que les marxistes s'obstinent inutilement à nier et sur l'interprétation de laquelle nous reviendrons, à propos justement de l'appréciation de l'œuvre de Sraffa.

La période classique de la pensée économique s'achève donc en laissant ouverts en substance les problèmes relatifs à la fondation d'une théorie de la valeur sur la base du concept de surplus.

4. La crise de la théorie moderne a naturellement été moins étudiée que celle de la théorie classique. Il ne sera donc pas possible de l'exposer avec autant de clarté. Voyons tout d'abord le problème central de cette théorie. Si les différentes formes de revenu sont les prix d'autant de services producteurs, le problème économique se présente inévitablement sous la forme suivante. La valeur des services producteurs dépend de leurs quantités disponibles et de la

valeur que les biens produits avec leur aide revêtent pour les utilisateurs finals ; étant donné les quantités de services, l'état de la technique et la structure des préférences, il s'agit donc de déterminer les quantités de marchandises produites, leurs prix et ceux des services. Remarquons que ce schéma ne diffère pas seulement du schéma classique par la nature du profit (qui apparaît ici comme le prix du service du capital, alors qu'il était là un résidu), mais aussi, et de façon analogue, par le salaire ; ce dernier, dans le schéma classique, n'est pas le prix d'un service producteur, puisqu'il ne possède pas le moindre lien avec le prix du produit, mais est un prix exclusivement déterminé en fonction d'éléments relatifs au système social (niveau de subsistance, etc.).

Cette théorie moderne est entrée en crise dans la mesure où elle n'est pas parvenue, ni ne peut parvenir, à tenir compte de façon cohérente des phénomènes relatifs au capital. Si nous nous limitons à la version walrasienne, on sait que l'on a pu fournir récemment la preuve de l'existence, pour ce système, de solutions économiquement significatives. Mais cette démonstration a été menée pour le système walrasien *sans* production de « biens capitaux nouveaux », dans lequel, donc, les biens capitaux n'ont pas de prix ; le problème de l'égalisation des « taux nets de rendement », c'est-à-dire des différents rapports entre les prix nets des services des capitaux et les prix respectifs de ces biens capitaux, ne peut même pas se poser ici. Pour le système walrasien complet, tel qu'il est décrit dans la 24<sup>ème</sup> leçon des *Éléments*, la démonstration de l'existence de solutions n'a pas été fournie. D'autre part, la thèse selon laquelle cette démonstration ne peut pas être donnée a été soutenue, de manière irréfutable à notre avis, par Garegnani dans un ouvrage très récent<sup>2</sup>, livre qui nous paraît constituer une excellente introduction à la lecture de l'œuvre de Sraffa. Nous ne pouvons pas, bien évidemment, rapporter ici en détail l'argumentation de Garegnani, mais il nous semble utile d'en exposer les grandes lignes. Dans le système de Walras, le capital n'est pas conçu comme une grandeur unique mais comme un ensemble de biens capitaux ; leurs quantités apparaissent donc parmi les données initiales et chacun d'entre eux est porteur d'un service producteur spécifique. Supposons à présent que les taux nets de rendement des divers capitaux soient différents ; un ajustement vers une situation d'équilibre ne pourrait se produire que par le biais d'une augmentation des services des capitaux dont le rendement est élevé et une diminution des services de ceux dont le rendement sont faibles. Mais ce résultat, à son tour, ne pourrait être atteint que si la disponibilité de certains capitaux augmente et celle des autres baisse ; or cela contredirait l'hypothèse des quantités données de capital, ce dont se rendit bien compte Walras lorsqu'il supposa que les capitaux nouveaux produits pendant la période en question demeureraient improductifs pendant celle période. La seule issue consisterait donc à prendre comme donnée uniquement la quantité globale de capital et à supposer inconnues les quantités des capitaux particuliers, de façon à ce que le capital (dont la quantité globale est donnée) puisse être spécifié en différents capitaux selon les proportions compatibles avec l'équilibre. Mais le capital global ne peut être donné qu'en termes de valeur ; nous nous trouvons donc face à la contradiction suivante : la quantité de capital ne peut être déterminée qu'une fois les prix connus, alors que les prix ne peuvent être connus qu'après que le capital a été déterminé. Garegnani démontre en outre pourquoi la conception différente du capital, propre à Wicksell, ne suffit pas à empêcher cet auteur de tomber dans une difficulté identique ; sur ce point, cependant, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage cité.

Nous sommes donc en mesure de conclure que, tout comme l'économie classique n'était pas parvenue à construire une théorie fondée sur le concept de surplus, la théorie moderne n'a pas réussi à construire une théorie fondée sur la productivité des services producteurs.

---

<sup>2</sup> *Il capitale nelle teorie della distribuzione*, Giuffrè, Milan, 1960. Traduction française : *Le capital dans les théories de la répartition*, Presses Universitaires de Grenoble, Maspero, 1980.

5. Telle est la situation théorique qu'il faut avoir à l'esprit pour juger le livre de Sraffa. Mais, avant d'aborder ce point, il n'est pas inutile de remarquer que nous possédons, dans l'analyse intrants-extrants, si ce n'est que de manière implicite, une première tentative de sortir de cette crise générale. « Si ce n'est qu'implicite », puisque Leontief et les autres auteurs qui après lui ont développé le schéma des relations interindustrielles n'ont jamais abordé un pareil problème directement : leur préoccupation principale était de fournir des outils pratiques de planification. Quoi qu'il en soit, le modèle « dynamique » de Leontief (qui est évidemment celui qui nous intéresse) fournit un système d'équilibre économique général qui, tout en incluant le phénomène de la formation de capital, est toutefois cohérent sur le plan formel, à la différence de celui de Walras-Wicksell.

Comme il a souvent été remarqué, le modèle de Leontief présente ses plus grandes affinités avec la version walrasienne de l'équilibre général. La première question que nous devons nous poser est donc celle-ci ; quelles sont les différences qui existent entre Leontief et Walras ? La différence principale, à partir de laquelle toutes les autres semblent pouvoir être déduites, consiste en ce que le niveau du système, c'est-à-dire le niveau de l'activité économique générale, dépend chez Leontief des niveaux des demandes finales, alors que, chez Walras, il dépend des disponibilités initiales en facteurs « originaires ». Cette différence concerne donc ce qui, dans un système, doit être considéré comme *donné* : chez Walras, le donné est ce qui se trouve logiquement au début du processus productif, alors que chez Leontief c'est ce qui est logiquement à la fin de ce processus qui se trouve donné. Mais alors, et contrairement à ce qui se passe chez Walras, les quantités des facteurs de production font partie, chez Leontief, des inconnues et ne constituent donc *rien d'autre* qu'un résultat du processus productif dans la période considérée. Bien entendu, chez Walras également une partie des moyens de production est elle-même produite pendant la période en question : il s'agit de ces « biens intermédiaires » auxquels il fait explicitement référence lorsque, dans la 29<sup>ème</sup> leçon, il introduit le capital circulant ; mais, dans le système walrasien, seule une fraction des biens de production est constituée de biens intermédiaires. Ce n'est donc pas suffisant pour modifier ce que Sraffa appelle « la vision présentée par la théorie moderne d'une voie à sens unique qui conduit des *facteurs de production* aux *biens de consommation* » (p. 116) ou, tout au moins, aux *biens finals*. Dans le système de Leontief, au contraire, *tous* les moyens de production sont inévitablement des biens intermédiaires, ceux qui se présentent sous la forme de capital circulant comme ceux qui prennent la forme du capital fixe. Cela présente une différence décisive par rapport à Walras, aisément vérifiable sur le plan analytique ; le salaire et le taux de profit ne peuvent plus être déterminés simultanément ; l'un des deux doit être donné et l'autre déterminé en conséquence, comme ce qui reste du produit net. (A ce sujet, nous croyons bon d'attirer l'attention sur l'article de Michio Morishima, « Prices, Interest and Profits in a Dynamic Leontief System », *Econometrica*, Juillet 1958<sup>3</sup>). Par conséquent, il est clair que le système de Leontief est beaucoup plus proche de la théorie classique que de la théorie moderne dans le domaine de la détermination des prix. Il resterait naturellement à se demander quelle signification on doit attribuer au fait que, même à l'intérieur de cette affinité, la notion de résidu est cependant proposée par Leontief en dehors de la théorie de la valeur-travail. Mais ce problème pourra mieux être abordé à propos de Sraffa dont nous pouvons à présent nous occuper directement.

6. Sraffa nous propose tout d'abord un schéma de processus économique parfaitement circulaire, en ce sens que les mêmes biens se trouvent aussi bien parmi les produits que parmi les moyens de production. Dans ce schéma (paragraphe 11 et 12) sont données les quantités produites, les quantités de chaque bien qui entrent dans la production des autres biens, ainsi que les quantités de travail utilisées dans chaque activité. Il y a autant d'activités que de produits, et chaque activité produit un seul bien. Le schéma est composé d'autant d'équations

---

<sup>3</sup> Repris dans *Equilibrium, Stability and Growth*, Oxford, 1964 (N.d.T.)

que de biens, et chaque équation exprime l'égalité entre la valeur de la production et la somme des coûts (y compris le profit à un taux uniforme, sur le capital avancé). Les inconnues sont les prix des biens, le salaire et le taux de profit. En prenant un bien comme numéraire, c'est-à-dire en égalant son prix à 1, ou bien, comme le fait Sraffa, en normalisant les prix en posant la valeur du produit national net égale à l'unité, on obtient un système dans lequel le nombre des inconnues excède de un celui des équations. En prenant, par exemple, le salaire comme paramètre, les prix et le taux de profit peuvent être exprimés en fonction de celui-ci.

La première observation qui vient à l'esprit à propos de ce schéma est que, dans cette problématique, le problème de la détermination des quantités produites n'existe pas. Chez Walras, les quantités produites sont déterminées à partir des quantités de « facteurs » ; chez Leontief, elles le sont par les utilisations finales ; chez Sraffa, elles sont données.

Cette circonstance pourrait être interprétée de deux manières différentes. Si l'on pouvait supposer les coefficients techniques fixes, ce qui serait donné, dans le système de Sraffa serait alors en réalité l'état de la technique, et, comme dans l'analyse intrants-extrants, les prix seraient indépendants des quantités produites. Mais les coefficients techniques fixes impliquent les rendements constants, et l'auteur nous avertit tout de suite, dans son avant-propos, que son « argumentation n'implique en réalité aucune limite de ce genre ». Il ne reste qu'une possibilité : les quantités produites sont les véritables données du système et les prix dépendent d'elles. Mais cela signifie que, pour Sraffa, la détermination des quantités produites n'est pas un problème qui relève du domaine de l'économie. Sur ce point, il faut reconnaître à l'auteur une grande cohérence, car, comme nous allons le voir, cette idée est la seule qui soit vraiment compatible avec une théorie de la répartition fondée sur le type de surplus pris en compte par Sraffa.

Tout bien considéré, en effet, le problème de la détermination des quantités de biens n'a de signification que si l'on peut supposer l'existence dans le système économique de sujets agissant librement dans le but de satisfaire au mieux leurs propres préférences; en d'autres termes, si l'on peut supposer, uniquement, que la consommation est une composante effective, autonome, du système économique, et non pas un aspect secondaire, un simple moment de la production. Il est clair en effet que, pour que la structure de la production ait une signification quelconque, il faut qu'elle puisse être comparée aux besoins, et donc qu'elle puisse être considérée sous l'aspect, sous la dimension de la consommation. Or une théorie de la répartition comme celle de Sraffa offre précisément l'image d'une économie dans laquelle la consommation, au sens propre du terme, c'est-à-dire la consommation destinée à la satisfaction des besoins exprimés de façon autonome, ne peut pas être prise en considération. En effet :

a) le salaire, pour sa fraction de subsistance, est à l'origine de « consommations » que l'on peut déterminer sur une base purement technique (comme « le carburant destiné aux moteurs ou (...) la nourriture consommée par le bétail ») ;

b) le salaire, s'il inclut également « une part du surplus produit » (p.12), est composé d'une fraction qui, évidemment, échappe à toute loi interne à l'économie et constitue, de fait, pour le discours économique, une pure anomalie qui ne peut être prise en compte sur le plan théorique ;

c) le surplus n'est pas un surplus quelconque, mais un surplus qui (comme le surplus capitaliste, par exemple, et à la différence de celui, disons, féodal) est dominé par la norme de l'égalisation des taux de profit, c'est-à-dire par la loi spécifique de l'accumulation ; il n'est donc pas un surplus consommé.

Si donc il n'y a pas de place dans le schéma de Sraffa pour la consommation au sens propre (comme c'est le cas pour les classiques ; et Malthus ne constitue qu'une exception dont il serait par ailleurs important d'évaluer la portée), il est clair que le fait de supposer données les

quantités de biens n'est pas autre chose qu'une manifestation de cohérence. Mais, si le problème de la détermination des quantités disparaît, quel problème reste-t-il à résoudre ? Bien évidemment celui, déjà présent chez Ricardo, de l'évaluation des biens, par laquelle ils seront rendus homogènes ; en particulier, les marchandises qui composent le surplus seront comparables à celles qui forment les moyens de production, et l'on pourra, sur cette base, donner une expression analytique à la loi de l'égalisation des taux de profit. C'est précisément là l'opération réalisée par Sraffa au moyen du système d'équations présenté dans le second chapitre.

7. Avant de poursuivre, il n'est pas inutile de chercher à préciser les liens entre Sraffa et Leontief. Comme on l'a déjà remarqué, chez ce dernier également nous trouvons un schéma de répartition de type « résiduel » ; ce qui différencie ce schéma de celui de Sraffa est que, chez Leontief, les quantités produites sont inconnues et constituent un problème et non une donnée. Sur la base de ce qui a été dit dans le paragraphe précédent, il faudrait en conclure qu'il y a là une incohérence ; et il en est bien ainsi, en effet, si l'on veut interpréter l'analyse intrants-extrants comme une *théorie* du processus économique. En réalité, comme on l'a déjà souligné, elle n'est qu'un instrument *pratique* de programmation, et la question de savoir si les consommations sont véritablement des consommations ne se pose même pas. En effet, si ce schéma part des quantités « consommées » pour parvenir aux quantités produites, cela n'est dû qu'à des raisons pratiques ; tout en demeurant à l'intérieur de sa logique propre, il pourrait tout aussi bien partir des quantités produites pour parvenir aux quantités « consommées ».

Si l'on veut se référer à une théorie moderne du surplus, c'est donc vers Sraffa qu'il faut se tourner ; c'est chez lui, et non dans l'analyse intrants-extrants, que se trouve une systématisation de *principe* correcte.

8. Le schéma de Sraffa, s'il a l'idée de surplus en commun avec le schéma classique, s'en différencie ensuite par le fait que la détermination des prix se fait en dehors de la théorie de la valeur-travail. C'est du moins ce que nous sommes amenés à penser après la lecture du second chapitre, alors que le troisième et le quatrième nous incitent presque à penser que l'auteur reprend la tradition classique également sur le terrain de la valeur-travail, dans la mesure où, dans ces chapitres, il se pose un problème en tout point analogue à celui de Ricardo concernant la « mesure de la valeur ». C'est là une question qui doit être examinée avec beaucoup d'attention : comme on verra, la position de Sraffa par rapport à la théorie de la valeur-travail doit être précisée avec soin pour pouvoir émettre un jugement fondé sur son oeuvre.

Sur la base de la conception ricardienne de la valeur, comme on sait, l'« unité de mesure des valeurs » ne peut être définie que comme une marchandise qui exige pour sa production une quantité constante de travail. On sait également que les mêmes difficultés qui se présentent dans la conception de la valeur d'échange suivant le travail incorporé se retrouvent dans cette unité de mesure ; la valeur d'une marchandise peut en effet varier par rapport à celle-ci si le salaire change, bien que la quantité de travail nécessaire à sa production demeure inchangée (comme le dit Sraffa dans son « Introduction » à Ricardo : « Ainsi, les mêmes exceptions qu'il avait trouvées à la règle fondamentale de la détermination de la valeur surgissent de nouveau lorsqu'il tente de définir les propriétés d'un étalon invariable<sup>4</sup> »).

Sraffa, donc, après avoir pris acte de cette influence non éliminable des variations du salaire, se pose de nouveau le même problème que Ricardo et part à la recherche d'une marchandise qui, bien que « non moins susceptible qu'une autre de voir son prix s'élever ou baisser par rapport à

---

<sup>4</sup> Sraffa, « [Introduction to Ricardo's Principles](#) », Cambridge University Press, 1951, p.XLI.

telle autre marchandise » à la suite des mouvements du salaire, soit telle que l'on puisse être sûr « que toute fluctuation de ce type prendrait naissance exclusivement dans les conditions de production de la marchandise qui lui a été comparée et non dans les siennes propres » (paragraphe 23). « Il est peu probable qu'on puisse trouver une marchandise simple » possédant cette propriété, mais on peut construire une « marchandise composite », c'est-à-dire un agrégat de marchandises tel que les mêmes marchandises qui forment le produit se retrouvent, dans les mêmes proportions, dans les moyens de production de l'agrégat. Sraffa appelle cet agrégat la *marchandise-étalon* et désigne par l'expression *système-étalon* l'ensemble des industries lorsque celles-ci sont prises dans les proportions qui produisent la marchandise-étalon.

Les raisons qui font de la marchandise-étalon une unité de mesure de la valeur présentant les caractéristiques exposées ci-dessus sont exposées dans les chapitres 3 et 4. Nous nous contenterons de rapporter ici la remarque (paragraphe 28) selon laquelle, dans le système étalon, le rapport entre le produit net et les moyens de production peut être calculé en termes physiques puisqu'il s'agit de deux agrégats dans lesquels les proportions entre les marchandises qui les composent sont égales. La marchandise-étalon équivaut donc, sous cet angle, au « blé » du premier Ricardo. Sraffa résout donc, avec la marchandise-étalon, le problème que Ricardo n'était pas parvenu à résoudre en passant du « blé » au « travail incorporé ». Et, tout comme le taux de profit obtenu dans la culture du blé était, pour le premier Ricardo, le taux qui réglait le taux général de profit, Sraffa démontre de la même manière que, si le salaire est exprimé en termes de produit-étalon, « le même taux de profit, qui dans le système-étalon provenait d'un rapport entre *quantités* de marchandises, résultera dans le système réel du rapport des *valeurs* additionnées » (p.29). Plus précisément, si l'on désigne par R le rapport qui s'établit dans le système étalon entre le produit net et les moyens de production (et qui est donc le taux maximum de profit possible pour le système réel) et par w le salaire exprimé en termes de produit-étalon (souvenons-nous que, chez Sraffa, la quantité globale de travail est posée égale à l'unité : salaire et taux de salaire coïncident, par conséquent), le taux de profit prévalant dans le système réel est donné par :  $r=R(1-w)$  (paragraphe 30,31 et 43).

A la fin de cette recherche concernant l'unité de mesure, l'auteur reformule le système d'équations proposé au début ; mais, alors que l'on prenait auparavant le produit net réel comme unité de mesure des valeurs, ce rôle est à présent dévolu au produit net étalon, une fois le système-étalon correctement défini. Ce système d'équations possède également un degré de liberté et, si l'on prend le salaire comme paramètre, les prix et le taux de profit peuvent être exprimés en fonction de celui-ci ; le taux de profit, en particulier, est une fonction *linéaire*, du salaire, résultat que l'on ne peut obtenir qu'avec cette unité de mesure et seulement avec elle.

9. Dans l'ouvrage, c'est cette construction qui suscite la plus grande perplexité. Que le problème de la mesure de Ricardo ait été résolu, cela ne fait aucun doute : cette unité de mesure des valeurs que Ricardo rechercha sans jamais la trouver parce que, pour l'essentiel, il ne parvint jamais à la définir, a été définie par Sraffa en des termes tout à fait satisfaisants. Et pourtant la question qui se pose inévitablement est la suivante : le problème de Ricardo résolu par Sraffa est-il encore, hors du contexte de Ricardo, un problème essentiel ?

A notre avis, la réponse que nous devons apporter à cette question est négative. Il s'agit là d'un problème délicat, dans la mesure où, comme nous le verrons, répondre par la négative revient à mettre à jour une différence assez considérable entre la théorie du surplus des classiques et la théorie du surplus de Sraffa. Interrogeons-nous donc tout d'abord sur la signification du problème de la mesure chez Ricardo. Cette signification apparaîtra clairement si l'on songe que la possibilité de trouver une unité de mesure comme celle exigée par Ricardo dépend des mêmes circonstances qui valideraient la correspondance entre les prix et les rapports entre

quantités de travail incorporé, c'est-à-dire, essentiellement, l'indépendance des prix par rapport à la répartition du revenu. Chez Ricardo, par conséquent, la recherche d'une unité de mesure n'est pas autre chose que la *recherche de la démonstration de la loi de la valeur-travail*.

Proposer de nouveau le problème ricardien de l'unité de mesure en dehors de toute référence à la valeur-travail (comme c'est le cas chez Sraffa) ne peut donc avoir un sens que si l'on est d'opinion que le recours à la théorie de la valeur-travail n'est pas autre chose, pour Ricardo, que le moyen de mesurer à l'aide d'un même étalon et donc rendre comparables des ensembles hétérogènes de biens ; si l'on pense, par conséquent, que l'aspect « mesure » *épuise* le contenu de cette théorie de la valeur. En effet, ce n'est que dans ce cas où la valeur-travail ne possède qu'une fonction purement instrumentale par rapport au problème de la mesure que l'on peut abandonner cet outil sans que cela implique une renonciation à trouver une mesure. Et même, en fait, puisque cet instrument s'est révélé totalement inadapté à la tâche, on se doit de l'abandonner ; on ne peut résoudre le problème de la mesure que de cette manière. Que les choses soient précisément telles est confirmé par le fait que, dans son « Introduction » à Ricardo, Sraffa n'interprète pas autrement la théorie de la valeur-travail : simple moyen de parvenir à une mesure ; il existe donc une continuité parfaite entre cette « Introduction » et l'ouvrage que nous examinons. Un point doit donc être bien clair : ce que Sraffa dit à propos de la marchandise-étalon, introduite comme « développement de la théorie ricardienne », n'est vrai que si et seulement si l'interprétation de la théorie ricardienne de la valeur comme théorie de la mesure est acceptable.

Nous nous proposons de montrer qu'une telle interprétation n'est pas recevable, c'est-à-dire que la théorie de la valeur-travail n'est pas réductible à une théorie de la mesure et que, par conséquent, le problème de la mesure, hors du contexte de la théorie de la valeur-travail, revêt une signification très différente de celle qu'elle avait chez Ricardo.

10. Mais, avant d'aborder directement cette question, une brève digression peut s'avérer utile pour ce que nous aurons à dire par la suite. On peut penser, en effet, que le problème soulevé au paragraphe précédent n'a pas beaucoup de sens, dans la mesure où l'on pourrait croire que le concept même de la valeur économique n'a pas d'autre signification que celle d'être un instrument de mesure et que le concept ricardien de la valeur, en particulier, ne peut pas ne pas posséder ce sens. Discuter de cette question en général nous mènerait fort loin ; mais, à nos fins, il suffira, pour battre cette thèse en brèche, de montrer un seul cas où cette réduction de la valeur à un instrument de mesure n'a pas eu lieu : cela suffira pour contester le caractère nécessaire de cette réduction.

L'exemple en question nous est offert précisément par la théorie « moderne » de la valeur, sur laquelle nous désirons attirer brièvement l'attention. Non pas que nous la pensions satisfaisante, mais nous désirons montrer qu'elle contient un concept (l'« efficacité ») en vertu duquel cette théorie n'est pas simplement réductible à un instrument d'homogénéisation d'agrégats de marchandises. Comme on sait, cette théorie est justement bâtie sur l'idée que le problème économique fondamental est celui de l'utilisation efficace de moyens rares. Les prix d'équilibre sont ceux auxquels correspond une configuration « optimale » (au sens, justement, d'« efficacité maximale ») ; que ce soit dans un contexte de marché (si nous admettons, sans le concéder, qu'un marché « parfait » au sens de la théorie moderne soit donné) ou de planification, ces prix ne sont donc pas de simples coefficients à l'aide desquels les différents biens sont réduits à des grandeurs homogènes : ils forment surtout les éléments grâce auxquels on parvient à résoudre ce qui, dans cette problématique, est considéré comme *le* problème économique. En bref, on pourrait dire que les prix définis par la théorie moderne ne sont pas de simples « coefficients d'homogénéisation » mais qu'ils sont avant tout des « coefficients



d'efficience ». Cela ne signifie naturellement pas que ces prix ne puissent pas être utilisés pour comparer des agrégats hétérogènes de biens ; cela signifie cependant que, ce problème étant un problème dérivé et secondaire par rapport à celui de l'efficience, c'est par rapport à l'efficience que ces prix doivent être définis.

Il est aisé d'en déduire - du moins, nous le pensons - que le contenu du concept de valeur économique dépend du contenu que l'on donne au concept d'économie ; et l'idée selon laquelle le concept ricardien d'économie, quel qu'il soit, pose de toute façon au centre du discours économique le problème de la mesure des agrégats de marchandises ne peut pas ne pas susciter de sérieux doutes. Comme Sraffa lui-même le rappelle (p.117), Ricardo ne fut-il pas toujours « fermement opposé » à la théorie smithienne du travail commandé ? Et cette théorie ne constitue-t-elle pas précisément une réduction rigoureuse du problème de la valeur au problème de la mesure ?

11. Pour saisir le problème central de Ricardo, il ne faut pas, à notre avis, en rester à Ricardo lui-même, mais examiner le développement et la systématisation de la théorie ricardienne de la valeur qui se trouvent chez Marx. Il apparaîtra alors clairement que le problème pour lequel la théorie de la valeur-travail a été pensée est celui de la détermination de la nature de l'activité économique dans une société qui, d'un côté, comme toutes les sociétés précédentes où prévalait l'« exploitation », réduit les producteurs à de la « force de travail » et interdit tout lien entre la « rétribution » des producteurs et leur contribution à la production et, d'un autre côté, et à la différence des sociétés précédentes, tend à universaliser et systématiser le marché. Venant confirmer ce fait, la théorie de la valeur-travail possède bien deux composantes essentielles. En effet, elle est à la fois une théorie du surplus (remarquons que, dans cette théorie, le concept de surplus n'est précisé qu'avec l'introduction du concept de force de travail, opérée par Marx) et une théorie de l'échange.

Afin de préciser la signification de la présence simultanée de ces deux aspects, le raisonnement peut être mené de la manière suivante. Le concept de surplus peut très bien être fondé en dehors de la théorie de la valeur-travail (cf. Sraffa, précisément), mais, si le surplus est un surplus qui se réalise sur le marché, dans l'échange, la référence au schéma de la valeur-travail est inévitable ; en effet, l'échange proprement dit, c'est-à-dire l'échange entre sujets indépendants, n'est pas un simple passage de la main à la main de certaines marchandises et son contenu ne s'épuise pas du tout dans la comparaison de ces marchandises, mais, comme Marx l'a expliqué au début du *Capital*, l'échange est le moyen par lequel, dans des structures sociales déterminées, les producteurs se constituent en société. Il n'est donc pas fourni de théorie de l'échange si, dans cet échange, les producteurs n'apparaissent pas en tant que tels ; mais, si l'échange a lieu dans une société d'« exploitation », donc fondée sur le surplus, le seul aspect pertinent des producteurs est qu'ils sont alors la source commune de la double composante du travail : le travail « nécessaire » et le surtravail. La conception qui ramène les rapports d'échange aux rapports entre quantités de travail incorporé est par conséquent essentielle à une théorie du surplus qui se réalise sur le marché. Mais, dans la mesure où, pour pouvoir se réaliser pleinement, le marché doit se conformer à la norme de l'égalisation des taux de profit, la théorie en question devient contradictoire, puisque la détermination du taux *général* de profit est incompatible avec le fondement même de la théorie selon lequel l'échange des marchandises s'effectue suivant les quantités de travail incorporé. La contradiction se trouve donc entre l'aspect « surplus » en tant qu'il fait référence au travail incorporé et l'aspect « marché » en tant qu'il fait référence au taux général de profit. Il serait donc du plus haut intérêt de voir si la contradiction dans laquelle tombe la théorie de la valeur-travail ne serait pas tout simplement due au fait que cette théorie refléterait de façon acritique une contradiction *réelle* qui existerait entre le marché et une répartition du produit fondée sur le surplus. Si l'on

parvenait à fournir cette démonstration (ce qui nécessiterait une recherche qui ne peut certes pas être menée ici), il apparaîtrait clairement que la véritable pertinence de la théorie de la valeur-travail réside précisément dans la contradiction à laquelle elle mène ; et, alors qu'il pourrait sembler naturel que Ricardo cherchât à concilier l'inconciliable (c'est ce qui devait être tenté dans une problématique qui considère le capitalisme comme une structure définitive), il paraîtrait au contraire surprenant que cette même tentative ait été effectuée par Marx : si celui-ci avait été tout à fait cohérent avec le contenu révolutionnaire de sa pensée, il aurait dû proclamer ouvertement la contradiction et il aurait pu ainsi, entre autres choses, et précisément sur la base de cette contradiction entre le premier et le troisième livre du *Capital*, bâtir une théorie des crises bien plus fondée que celle qu'il fut en fait capable de donner.

Quoi qu'il en soit, il ne nous paraît pas douteux que la théorie de la valeur-travail possède un contenu qui dépasse de beaucoup le problème de la mesure. Par conséquent, il est impossible de reprendre le problème de Ricardo sur la base d'une interprétation de la théorie de la valeur-travail qui ne la conçoit essentiellement que comme un instrument de mesure. L'opération que l'on accomplit en fait en procédant ainsi implique au contraire que l'on refuse de considérer comme pertinent le problème de Ricardo qui sera ensuite celui de Marx ! Plus précisément, elle signifie que le but spécifique de la théorie de la valeur-travail, qui est de rendre compte du surplus dans un contexte de marché, est un but purement absurde, presque comme si ce n'était pas la même réalité historique qui avait été à l'origine d'une recherche de cette nature. Il existe donc une différence importante entre Sraffa et les classiques : alors que chez ces derniers, encore une fois, l'objet du discours économique était une réalité où le surplus et le marché étaient tous deux essentiels, chez Sraffa, au contraire, le problème du marché a disparu et seul demeure celui du surplus. Mais de quel type de surplus s'agit-il ? A présent, la réponse est aisée : ce surplus n'est pas celui qui se réalise sur le marché, mais il a en commun avec ce dernier d'être assujéti à une loi du système : la formation d'un taux général de profit ; mais, pour les raisons déjà énoncées, cette loi ne peut plus être conçue comme une résultante du marché : elle ne peut se concevoir que comme effet d'une *planification* qui entend garantir un fonctionnement *efficient* au moyen de cette loi. C'est en cela, comme nous le disions plus haut, que Sraffa fournit la justification *de principe* de toutes les tentatives contemporaines qui visent à enfermer le discours économique dans les limites de l'élaboration d'instruments *pratiques* de planification. Ajoutons à cela que l'idée que Sraffa retient de Torrens et qu'il développe d'une manière adéquate, et qui consiste à considérer le capital fixe à l'intérieur de la catégorie plus générale des « produits joints » (que l'auteur introduit dans la seconde partie de son livre), peut être à notre avis d'une utilité toute particulière pour l'élaboration de ces instruments.

S'il est détaché, comme chez Sraffa, du problème de la théorie classique de la valeur, le problème de la mesure doit inévitablement changer de forme puisque, en dehors de ce contexte, le poser en termes de recherche d'une « unité de mesure » pourvue des propriétés exigées par Ricardo n'a plus grande signification. Sraffa, et cela peut surprendre chez lui, a au contraire maintenu ce problème sous sa forme ricardienne ; mais remarquons à ce sujet que ce problème, qui, sous cette forme, n'avait pas été résolu et ne pouvait pas l'être par Ricardo, trouve au contraire une solution chez Sraffa dans la mesure où il ne se trouve plus chez ce dernier dans le contexte d'une théorie contradictoire. Mais en réalité le problème de la mesure, c'est-à-dire de l'homogénéisation, avait déjà été résolu par Sraffa avec son système d'équilibre dans lequel le choix d'une unité de mesure est, en principe tout au moins, parfaitement indifférent. Quelle que soit l'unité de mesure choisie, on aboutirait de toute évidence à une relation fonctionnelle entre le taux de profit et le salaire, et c'est là tout ce qui est nécessaire pour fonder une théorie du surplus ; le fait que cette relation soit linéaire lorsque l'unité choisie est le produit-étalon peut sans doute conférer à ce type d'unité un caractère pratique plus grand que les autres, mais cela ne peut en rien lui conférer une signification théorique particulière.

De tout cela, Sraffa est parfaitement conscient et il en avertit le lecteur au paragraphe 43 lorsqu'il écrit que le système-étalon doit être considéré comme une « construction purement auxiliaire » en vue d'établir une relation linéaire entre le taux de profit et le taux de salaire. Bien qu'il soit particulièrement élégant, ce système-étalon ne semble donc pas avoir d'autre rôle à jouer que celui de garder le contact avec le seul filon de la pensée économique qui ait explicitement pris en compte le problème du surplus. Pour pouvoir lire correctement cette œuvre, il faut alors garder à l'esprit son véritable point nodal : l'affirmation, implicite mais très claire, selon laquelle il n'existe aucun autre problème théorique important que celui de la mesure et qu'une grande partie de la théorie classique comme la théorie moderne tout entière doivent être repoussées. Des classiques, on rejette le projet de donner une théorie du marché en jugeant que c'est là l'unique manière de les sortir de leur contradiction. Les modernes sont repoussés en bloc : leur tentative de se libérer du surplus et de l'idée connexe d'exploitation les empêche même de résoudre le problème de la mesure et donc ce problème de l'efficacité auquel ils avaient pourtant identifié le problème économique.

Face à cette double crise dont nous avons parlé au départ, la position de Sraffa est donc très claire : la crise est dépassée au moyen de la suppression pure et simple des termes dans lesquels elle se posait, par le refus de considérer comme pertinents les problèmes qui se trouvent à son origine. Par conséquent, nous pouvons bien dire que Sraffa clôt une époque de la pensée économique ; il ne fait aucun doute, en effet, qu'en restant à l'intérieur des catégories traditionnelles de la science économique cette crise peut bien être supprimée, mais non résolue. La position de Sraffa constitue donc la seule position possible. En ce sens, le coup que Sraffa porte aujourd'hui au vieux vase de la théorie économique est bien plus sérieux que celui, déjà sévère, asséné en 1926 : aucune Mrs. Robinson ne pourra se présenter aujourd'hui pour en recoller les débris.

A tous ceux qui seraient encore persuadés (malgré tout !) que les vaines tentatives des économistes, anciens ou modernes, recouvrent des problèmes réels qu'il ne faut pas laisser choir, il ne resterait plus en réalité, après Sraffa, qu'une seule possibilité : tenter de reformuler, de fond en comble, toutes les catégories du discours économique.